

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKORIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE MARIAGES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (76, 86, 88, 84).

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Un Pari. Max et Alex Fischer. Une Mauvaise Affaire. J. H. Rosny. Guignol. Anatole France, de l'Académie française. L'Habitude. Léo Claretie. Le Portrait inachevé. Plaisirs d'Été. Jeanne Bolène. Peine d'Enfant. Ce qu'on chasse dans la Brousse. L'Écriture de Bobby. Le Dernier Tambour. Cuisine. Près du bonheur, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chifons. L'actualité, etc., etc.

LES Toasts de Berne.

Les toasts prononcés à Berne par l'empereur d'Allemagne et par le président de la Confédération helvétique sont intéressants surtout en ce qu'ils montrent bien les préoccupations différentes des deux chefs d'Etat et que par là ils semblent permettre de se mieux rendre compte de la portée du voyage de Guillaume II en Suisse et de ses résultats.

ce et de sauvegarder sa neutralité contre quiconque ne la respecterait pas. Il semble vraiment qu'en s'exprimant avec cette énergie le président Forrer ait voulu faire plus qu'énoncer une vérité diplomatique: ses paroles sonnent comme un avertissement, presque comme une leçon, dont les fleurs de sa péroraison atténuent à peine la franchise.

Le toast de Guillaume II est tout autre. L'empereur a parlé aussi de l'organisation militaire de la Suisse, mais non pour suivre M. Forrer sur son terrain: tout au contraire, il s'est attaché à célébrer presque exclusivement les rudes qualités guerrières des vaillants montagnards qui jadis allaient gaiement se battre sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Puis, sans s'appesantir autrement sur ce sujet, il a vite abordé la question économique que le président Forrer n'avait qu'à peine indiquée. Avec une instance marquée, il a vanté la mentalité et les mœurs allemandes, et a longuement développé tous les avantages précieux que la Suisse pourrait retirer d'une collaboration économique plus étroite avec l'Allemagne.

Il ne paraît pas toutefois que le résultat doive être tout à fait ce qu'il en attendait. Les Suisses avant tout veulent préserver leur indépendance et leur neutralité, dont dépend leur prospérité et leur richesse. Ils veulent être en bons termes avec tous leurs voisins et ils savent trop bien comprendre leurs intérêts pour songer jamais à se mettre entre les mains de l'un d'entre eux, quelque envahissant qu'il soit, parce que leur fortune et leur dignité aussi auraient trop à y perdre.

Moulat-Haid devant un tableau de Coppel.

Moulat-Haid, visitant l'autre jour le château de Versailles, s'est arrêté devant un tableau de Coppel représentant les ambassadeurs marocains à la Comédie-Italienne. Au sujet de cette visite, un de nos confrères ajoutait: "D'après Moulat-Haid, un sultan du Maroc serait envoyé, en effet, un ambassadeur à Louis XIV pour lui demander la main d'une de ses filles."

des bonnes relations de la France avec le Maroc au dix-septième siècle.

L'Aéroplane meurtrier.

Quatre morts.

Paris, 10 septembre.

Un effroyable accident a ensanglanté et attristé la première des deux journées du meeting d'aviation organisé dans les plaines de Saint-Adrien, aux portes de Gray, de la Haute-Saône. N'ayant pu s'envoler, le monoplane de l'aviateur Pierre Biard a foncé dans la foule, où son hélice, fauchant têtes et bras, fit des morts et des blessés.

Il était trois heures de l'après-midi, l'aviateur Maigon venait d'atterrir dans les acclamations de la foule, lorsqu'à son tour l'aviateur Pierre Biard prit ses dispositions de départ, son monoplane face au vent, et par suite nécessairement fatalité orienté vers le public.

L'aviateur, ayant pris place sur son appareil, fit lancer l'hélice, et bientôt donna le signal du "lâchez-tout". Le monoplane prit son élan: on vit l'aviateur agir sur le gouvernail de profondeur pour détacher de terre l'appareil, qui n'obéit pas, et tout aussitôt ce fut le drame.

Pierre Biard avait dû d'un seul coup entrevoir la catastrophe possible et perdre la tête, car il laissa son monoplane foncer droit, et à toute vitesse, vers la foule étonnée d'abord, et bien vite épouvantée.

En un instant l'aéroplane était sur elle; un fil de fer-illustre protection le faisait capoter, et ainsi placé comme pour mieux frapper, le monoplane, de son hélice que l'aviateur affolé avait oublié d'arrêter, faucha les spectateurs que ses ailes avaient culbutés et meurtris.

Ce fut une indescriptible panique; la foule s'enfuit dans des cris de terreur, avec derrière elle des clameurs de douleur. Quand elle se ressaisit, un spectacle épouvantable s'offrit à elle. Une douzaine de spectateurs gisaient à terre, dans des flots de sang échappés de blessures affreuses.

Le préfet, M. Coyne, et le sous-préfet, M. Bonnefoy Sibour, qui assistaient à la réunion, organisèrent tout aussitôt l'ordre et les secours. Et cependant qu'on demandait en hâte des médecins et des ambulances, on s'empressait auprès des victimes.

Quatre d'entre elles avaient été tuées sur place; ce sont: Mme Neveu, âgée de quarante ans; Mlle Neveu, sa fille, âgée de vingt-deux ans; Mme Bouchard.

Et M. Mausseret, qui avait eu le crâne fracturé, a succombé tandis qu'on le transportait à l'hôpital.

Quatre autres spectateurs étaient grièvement blessés; une vieille dame - dont on n'a pu établir l'identité - et qui a été relevée mourante; Mme Fournet, qui, la mâchoire fracassée, est dans un état grave, et deux enfants dont un nommé Courtois.

Quelques autres blessés ont été relevés par des spectateurs et reconduits chez eux en automobile.

Dans l'accident, Pierre Biard avait été blessé - peu grièvement - et quand il vit le carnage qu'il avait commis, il fut saisi d'épouvante et comme un fou s'enfuit à travers la campagne.

On se mit à sa recherche; on le rejoignit. Le malheureux, dont le désespoir était affreux, expliqua en sanglotant qu'il avait perdu la tête en voyant devant lui la foule, qu'il n'avait pu couper l'allumage et qu'ainsi n'étant plus maître de son appareil, il avait foncé dans le public.

Ce n'est pas la première fois que se produit un tel accident. Le premier, Blériot, au meeting de Rheims, entra dans la foule, renversa des spectateurs, mais n'en blessa aucun; et tout récemment en Amérique, au cours d'un meeting, un biplan en plein vol est venu s'abattre dans la foule des tribunes, faisant une dizaine de morts et autant de blessés.

Les Lapons se fâchent.

Il paraît que Suédois, Norvégiens et autres peuples du Nord, commencent à "en avoir assez" du tourisme et surtout des touristes.

En Scandinavie, ils sont devenus insupportables. Ainsi, aux grandes fêtes religieuses de Dalécarlie, quand, revêtus des antiques et pittoresques costumes nationaux, paysans et paysannes assistent aux messes solennelles, les touristes envahissent en foule l'église, parlent haut, s'exclament, veulent prendre des clichés et troublent le service divin.

Il n'est pas jusqu'aux Lapons qu'ils n'ennuient, maintenant que le chemin de fer les transporte dans le nord de la Suède. Là, ils font irruption sous les tentes, s'installent sur les peaux de bêtes, touchent à tout et accablent leurs hôtes de questions indiscrettes.

Les Lapons ont fini par perdre patience et voici les placards, rédigés en plusieurs langues, qu'ils ont fait afficher dans toute la Laponie:

"Chers touristes! "Que diriez-vous si des étrangers sauvages entraient tout à coup chez vous, sans votre permission et sans même frapper à la porte, s'asseyaient tranquillement sur vos canapés, tripotaient tous vos instruments, demandaient combien d'argent vous avez, s'occupaient de votre fiancée ou de vos enfants et finalement s'entêtaient à vous photographier malgré vous?"

"Or, la plupart des touristes se conduisent ainsi en Laponie. Ils pénètrent insolemment sous nos tentes, ils saisissent tous les objets et se moquent de tout ce qu'ils y voient. Ils veulent savoir combien chacun de nous possède de rennes, ils corrompent nos enfants en leur distribuant des cadeaux, faisant ainsi germer en eux l'immoral désir du luxe."

"Eh bien! les Lapons en ont assez, ils veulent être considérés comme des créatures humaines et non comme les animaux d'une ménagerie!"

Les Lapons ne manquent pas de bon sens. Cependant, qu'ils prennent patience. La beauté de leur pays continuera à attirer les touristes.

La Laponie se couvrira de

Palaces-Hôtels et les étrangers iront moins souvent sous les tentes.

Mais l'afflux de l'argent gâtera peut-être les Lapons comme les cadeaux gâtent actuellement leurs enfants.

Oui, mais, alors, ce ne sera plus la Laponie. Les automobiles les supprimeront les rennes; les tentes seront de soie et d'or et, quant au "soleil de minuit", il aura, depuis longtemps, cédé la place aux globes électriques.

Mort "pour rire"

Qui n'a vu, une fois ou l'autre, les scènes cinématographiques jouées "en vrai" dans les lieux publics. Fontainebleau, les Bains de Boulogne et de Vincennes en sont les théâtres habités.

Or, voici un lamentable incident qui, hélas! a fourni aux "films" des cinématographes un épisode beaucoup trop "vrai":

"A Issy-les-Moulineaux, un artiste, en exécution, pour le compte d'une entreprise cinématographique, un plongeur dans la Seine, est resté au fond du fleuve."

"Il était six heures du soir. Sur le pont de Billancourt, huit artistes miraient une scène comique.

"Un des acteurs, M. Leclinoche, âgé de dix-neuf ans, habillé en gazier, était juché sur une échelle, procédant ostensiblement au nettoyage d'un réverbère. Sautait le scénario, M. Leclinoche devait être projeté de son échelle et tomber dans la Seine. Il en fut ainsi pendant que l'opérateur tournait la manivelle de son appareil.

"Mais si le film "prit" la chute de M. Leclinoche, il ne put hélas! enregistrer la réapparition du pseudo-gazier précipité dans le fleuve. M. Leclinoche, frappé d'une congestion, blesé - tombant d'une hauteur de huit mètres, on gène peut-être par sa blessure, cria à ple. C'est en vain que jusqu'à la nuit ses collègues, accompagnés d'agents, firent des recherches dans la Seine. Le contrat, très fort en ce moment, a dû entraîner le cadavre de l'infortuné artiste.

"M. Leclinoche habitait avec sa mère, 15, rue Savagnot, à Paris. Excellent nageur, il était, assurément, un plongeur habile."

AIT A MUSIQUE

Le docteur Cabané nous révèle les secrets du lit musical, d'après ses rêves d'art.

C'est le poids même de la personne qui, en se mettant dans le lit, constitue la force motrice de l'appareil. A peine le patient est-il couché qu'il entend les sons d'une douce berceuse, laquelle finit par endormir ceux qui se sont moqués jusqu'alors les plus réfractaires au sommeil.

Pour ceux, au contraire, qui ont tendance à prolonger celui-ci au-delà des bornes, un cadran muni d'une aiguille est placé à côté du lit, et le dormeur fixe lui-même

l'heure de son réveil. A cette heure précise, le lit fait entendre une valse infernale, avec accompagnement de tambours, trompettes et cymbales, bref, un fracas à tuer même une marmotte de sa léthargie."

La jeunesse d'un Humoriste

Mme Leroy Allais commence aujourd'hui dans "Excelsior" une série d'articles où elle racontera l'enfance et la jeunesse de son frère Alphonse Allais. M. Alfred Capus a présenté dans une préface ses souvenirs au lecteur. Alphonse Allais resta jusqu'à trois ans sans dire un mot: une vieille tante, qui n'était ni optimiste ni prophète, jurait qu'il pourrait bien être "un non-énoncé". A trois ans, tout à coup, Alphonse Allais parla, et très bien. Il paraît avoir été, tel que le décrit son oncle, un petit garçon grave, et il apportait du sérieux dans ses occupations comme dans ses réflexions. Mme Leroy Allais raconte que, étant encore tout jeune, Alphonse Allais avait la dans un vieux allemand, "toutes proportions gardées", si les petits garçons sautaient ainsi bien que les paons, il pourrait franchir, à pied jointe, les tours de Notre-Dame. Il souhaitait vivement être témoin de ce bond formidable et témoignait depuis cette lecture un vif intérêt pour tout ce qui concernait les puces. Un enfant était venu avec sa mère à la pharmacie de M. Allais pour acheter de la poudre insecticide, l'occasion parut bonne au jeune Alphonse pour se documenter. Il examina donc de près le petit client et finit par découvrir une puce qui sautait sur son nez. A ce moment, il fut rappelé à l'ordre par son père. Il obéit sans murmure et s'éloigna, mais fort déçu. Il avait oublié que l'allemand portait les mots "toutes proportions gardées", et il croyait que les puces sautaient beaucoup plus haut. C'est ainsi que le scepticisme pénétra dans son esprit. Mme Leroy Allais cite une autre anecdote où l'on croit retrouver quelque chose de l'esprit pince-sans-rire de l'humoriste. Un gamin de douze à treize ans, ayant la tête de plus qu'Alphonse, était venu à la pharmacie, essayant, tandis qu'on s'occupait à le servir, d'attraper les mouches sur la grande vitre de la porte. Alors Alphonse, avec cet air de gravité qu'il avait si bien pris pour dire les choses les plus bouffonnes, interpelle le gamin: "Veux-tu laisser nos mouches? Est-ce que nous allons chez ton papa prendre les vôtres?"

TULANE.

C'est demain soir que s'ouvre le Tulane avec l'affiche l'amusante comédie, "Alma, where do you live?"

Les places qui ont été mises en vente à partir de jeudi au contrôle de ce théâtre, s'envolent rapidement, et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire que la salle sera archi-comble à la première représentation.

CRESOENT.

La célèbre pièce de Denman Thompson, "The Old Homestead", semble ne pas fatiguer les amateurs de théâtre à la Nouvelle-Orléans si on en juge par la foule qui chaque jour remplit le théâtre Crescent, ou son retour est toujours attendu avec impatience.

TRIBUNAUX.

COUR CIVILE DE DISTRICT.

Mme J. T. Dautrive and Sons vs Kenilworth Sugar Co. réclamation de \$1,789.45.

Whitney Central Trust and Savings Bank vs Wm G. West et al. action en recouvrement de \$202.41 sur un contrat de voyage.

R. J. Goebel vs National Film Exchange, demande de recouvrement. Joseph Humphries vs N. O. Ry and Lt Co., action en dommages de \$10,290.

David Freeman vs C. C. Diebold, réclamation de \$165 sur un contrat. Empire Rice Mill Co. vs Peter F. Fischer, réclamation de \$332.75.

David W. Phipps et John B. Redmond vs Mme L. Devine, possession de local. James F. Redding vs Illinois Central R. Co., action en dommages de \$5,185.

Successions ouvertes: Chas Kaufmann, Chas E. Cook.

DEUXIEME COUR CRIMINELLE DE CITÉ.

JUGE A. M. AUCCOIN. Comparution: Mme Emma Gregory, diffamation. Acquittés: Katie Kingston, actes de violence; Isaac Polk, attaque et blessure. Affaire abandonnée: James C. Harbounet, actes de violence.

notre auteur comme de vrais boteurs en train, d'agrables fumistes. Le symbolier est subtil, fantasque et mystificateur.

THEATRES. ORPHEUM.

"Lolo the Mystic" a décidé ment un pouvoir d'attraction très grand si on en juge par la foule qui se rend chaque jour à l'Orpheum.

Un bandeau sur les yeux e le lit les que tous qui lui sont posés et y répond sans la moindre hésitation.

A signaler également le fameux "Ye Colonial Septette."

TULANE.

C'est demain soir que s'ouvre le Tulane avec l'affiche l'amusante comédie, "Alma, where do you live?"

Les places qui ont été mises en vente à partir de jeudi au contrôle de ce théâtre, s'envolent rapidement, et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire que la salle sera archi-comble à la première représentation.

CRESOENT.

La célèbre pièce de Denman Thompson, "The Old Homestead", semble ne pas fatiguer les amateurs de théâtre à la Nouvelle-Orléans si on en juge par la foule qui chaque jour remplit le théâtre Crescent, ou son retour est toujours attendu avec impatience.

TRIBUNAUX.

COUR CIVILE DE DISTRICT.

Mme J. T. Dautrive and Sons vs Kenilworth Sugar Co. réclamation de \$1,789.45.

Whitney Central Trust and Savings Bank vs Wm G. West et al. action en recouvrement de \$202.41 sur un contrat de voyage.

R. J. Goebel vs National Film Exchange, demande de recouvrement. Joseph Humphries vs N. O. Ry and Lt Co., action en dommages de \$10,290.

David Freeman vs C. C. Diebold, réclamation de \$165 sur un contrat. Empire Rice Mill Co. vs Peter F. Fischer, réclamation de \$332.75.

David W. Phipps et John B. Redmond vs Mme L. Devine, possession de local. James F. Redding vs Illinois Central R. Co., action en dommages de \$5,185.

Successions ouvertes: Chas Kaufmann, Chas E. Cook.

DEUXIEME COUR CRIMINELLE DE CITÉ.

JUGE A. M. AUCCOIN. Comparution: Mme Emma Gregory, diffamation. Acquittés: Katie Kingston, actes de violence; Isaac Polk, attaque et blessure. Affaire abandonnée: James C. Harbounet, actes de violence.

Feuilleton

DE

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 29 Commencé le 28 mai 1912

LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

QUATRIÈME PARTIE

Le jeune Sandral sembla vouloir commencer une explication... Mais sa grand-mère et des détonations parvenaient à leurs oreilles.

— Nous aurons certainement des choses à nous dire, monsieur!... s'écriait Sandral, mais, pour l'instant, voulez-vous m'aider?... Vous m'avez toujours semblé bon et serviable!... nous sommes des proscriptions!... vous êtes Français, donc certainement généreux!... Ou nous pourriez, monsieur! Si mon pauvre vieux compagnon est encore vivant, je ne veux pas le laisser aux mains de ces dévotives!...

Le vieux Talik fit entendre, alors, un soupir, et son corps essaya de se tirer de dessous les débris. A lui seul, il n'y eût certainement pas parvenu; mais grâce à l'adresse de Jean Le Kerlaog, et à l'étonnante puissance de Sandral, on parvint bientôt à le dégager.

Abasourdi à la vue de Jean Le Kerlaog, il voulait interroger son jeune compagnon, qui lui imposa immédiatement silence.... On aurait bien le temps, ensuite, de savoir comment on se trouvait trois, au lieu de deux - et même quatre au lieu de trois: car il y avait le chauffeur à retirer du désastre.

Mais Jean Le Kerlaog, et Sandral, étant parvenus jusqu'à lui, constatèrent qu'il avait la poitrine défoncée.... et qu'il allait rendre le dernier soupir.

Il baillotta, cependant, quelques mots, grâce auxquels les Hindous comprirent que les policiers étaient peut-être encore à un quart d'heure ou vingt min

tes. Pais, ayant invoqué Brahma, il mourut. Malgré le danger si pressant, Talik fit quelques gestes hiératiques sur le corps chaud du malheureux - tandis que Sandral grimaçait, avec une agilité de chat, sur un arbre pour inspecter l'horizon.

Quant à Jean Le Kerlaog, il s'apercevait, alors, que son bonnet était demeuré dans le cercueil de laque; il alla l'y prendre....

Or, comme il le retirait, il sentit quelque chose sous sa main.... une sacoche de très vieille étoffe, qui semblait contenir des papiers....

— Bon! se dit-il: même si ce n'est pas des billets de banque, ça se doit pas être mauvais à mettre de côté.

Et Talik n'avait pas achevé sa prière que la sacoche disparaisait dans la cachette de cuir, en compagnie du revolver de Jean Sandral redescendant alors de son arbre et confirmait l'avis du malheureux chauffeur: les dévotives anglaises seraient sur eux au plus tard dans dix minutes!

le corps de chauffeur qui pressait fu. — Au contraire! dit Sandral, avec un roulement orgueilleux: il sera presque inouï, comme un souverain hindou!... et n'en échappera que mirax, ainsi, aux investigations de ces bandits!...

Il montrait le poing à ses ennemis invisibles - en les invectivant, comme William Peik ne invectivait tout à l'heure.

Pais, tendant des mains suppliantes vers Le Kerlaog; — Nous sommes des étrangers, en ce pays!... Puisque vous voulez bien nous aider à nous sauver.... car vous le voulez bien, n'est-ce pas, monsieur!... ordonnez!...

— Je ne vous pressons pas, d'abord! fit Jean Le Kerlaog, très calme. Et il tira sa montre. — Dix minutes devant nous.... Trois minutes pour réfléchir, prendre toutes nos dispositions.... trois minutes pour les exécuter.... Nous serons encore de quatre minutes en avance, quand on arrivera ici!... Et si nous devons avoir, ensuite, tout le temps de nous donner des explications détaillées, il faut que je sache l'essentiel. — Je crois comprendre.... répondez-moi par oui ou par non!... que vous avez été forcé de quitter, cette nuit, le palais du maharajah!

— Oui! — La police anglaise allait vous y arrêter?

— Deux des plus fins limiers de Scotland-Yard! — Mais... vous n'avez pas voulu quitter Paris, en laissant ceci entre leurs mains?...

Il montrait le cercueil délaqué - vers lequel Talik se précipita alors, avec des gestes angoussés; et, tandis que l'entretien se poursuivait sérieusement entre Sandral et Le Kerlaog, le vieillard cherchait... cherchait... cherchait vainement!

Jean Le Kerlaog le regardait du coin de l'œil et se disait: "J'ai dû faire bonne prise avec la sacoche aux vieux papiers!"

Pais il dit: — Vous vous êtes rendu, mon cher monsieur Talik, au laboratoire du docteur Gévolek, afin de vous saisir de votre bien?... Or, moi, je venais de me fourrer dedans!... Voilà! c'est fort clair!...

Le jeune Talik eut un regard si abasourdi que Jean Le Kerlaog en fut tout étonné.

d'impatience, et dit d'abord une parole qui correspondait à: Tant pis, après tout!

Pais il dit affirmé à Talik que M. Morel était leur ami et qu'ils s'étaient mis à l'abri en tout!

Jean Le Kerlaog devint le sens de ses paroles; et pour bien confirmer au vieillard de quel degré de puissance il était capable, lui simple Européen, il mit la main sur l'épaule de Talik, et pria Sandral de lui traduire ceci en hindou.

— Un jour, vieux brave homme, ton souverain, ton maharajah, t'a admirablement monté le coup: il t'a fait voir, dans ton cercueil, dans ta mémoire, l'image d'un Anglais.... et tu as tressailli, avec une nervosité de petite fille. Or, l'image, c'est moi qui l'avais fabriquée, avec une photo, et un simple appareil à grandissement simple. Ne nous ennuie donc plus! ne nous attarde plus à chercher je ne sais quoi dans ta boîte de laque.... En route!.... et imite-moi!

Apparavant, il se coucha sur la route, et, par le bruit qui venait parvenant, à quelle distance pouvait être l'auto.

Je le droit. Jean Le Kerlaog pria Sandral de tourner à gauche, de faire une cinquantaine de pas, puis de grimper, en laissant des traces d'escalade, sur le talus qui remontait dans la forêt.

Et il fit exactement le même manège, en entraînant le vieux Talik....

Les dévotives allaient, sûrement, suivre leurs traces, et se persuader qu'ils s'étaient séparés, pour se cacher derrière des arbres, puis filer toujours dans le même direction, c'est-à-dire vers l'Est. Quant à retrouver leurs traces, ensuite, sous les arbres, sur l'herbe, sur les feuilles, ce serait beaucoup moins aisé. C'était la première partie de l'idée de Jean Le Kerlaog.

Pour la seconde, il n'eût qu'à adresser un signe à Sandral, qui comprenait tout de suite: et les trois hommes refirent exactement le même chemin, qu'ils venaient de parcourir, mais en marchant à reculons.

Ils revinrent ainsi, jusqu'au lieu de l'accident, où ils constatèrent que le pauvre chauffeur commençaient de se carboniser.